

# Un épisode valaisan dans la vie de Thomas Hardy :

## L'affaire Cooper

Ernest GIDDEY

Quand il décida, en 1897, de visiter quelques régions de la Suisse, Thomas Hardy était un homme de lettres à la réputation bien établie. Il avait écrit une quinzaine de romans et plusieurs recueils de nouvelles. En 1891, il avait publié l'œuvre qu'aujourd'hui encore l'on considère volontiers comme sa réussite la plus parfaite, *Tess d'Urberville*. Quatre ans plus tard, *Jude l'Obscur*, roman austère et vigoureux, avait suscité des commentaires favorables, mais aussi d'acribes critiques : le livre avait été impitoyablement condamné par les milieux bien-pensants, blâme auquel Hardy n'avait su rester indifférent : il avait solennellement décidé de renoncer au genre romanesque pour se consacrer tout entier à la poésie. Les années 1896-1897 sont donc un tournant dans la carrière de l'écrivain anglais. Agé de cinquante-sept ans, Hardy est un romancier couronné et un poète en devenir, encore qu'il ne faille point mésestimer l'intérêt de ses essais poétiques de jeunesse.

Hardy vint en Suisse avec sa femme, Emma Lavinia, née Gifford<sup>1</sup>. Son itinéraire helvétique le conduisit en quelques-uns des endroits chers aux touristes britanniques. Venant de Pontarlier, les Hardy gagnèrent d'abord Neuchâtel, puis Berne, où ils assistèrent, le 20 juin, à un concert destiné à marquer le soixantième anniversaire de l'avènement de la reine Victoria. Ils se rendirent ensuite à Interlaken et, sur les traces de Byron, montèrent à Grindelwald et à la Petite-Scheidegg. Wengernalp et Lauterbrunnen furent les étapes suivantes. En regagnant Interlaken, Hardy se sentit pénétré de sentiments qu'il exprima ultérieurement dans le poème intitulé « Le Schreckhorn ».

Le 24 juin 1897, nous retrouvons les Hardy à Lausanne, où ils descendent à l'Hôtel Gibbon<sup>2</sup>. De Lausanne, une promenade en bateau les conduisit à

<sup>1</sup> On sait que Hardy, après le décès de sa première épouse (27 novembre 1912), se remariera en 1914, sa seconde femme étant Florence Dugdale. Florence Hardy signera une Vie de Thomas Hardy (*The Life of Thomas Hardy, 1840-1928*, Londres, 1962 ; d'abord publiée en deux volumes : *The Early Life of Thomas Hardy*, Londres, 1928, et *The Later Years of Thomas Hardy*, Londres, 1930) qui en fait sera préparée par l'écrivain lui-même et constitue une sorte d'autobiographie.

<sup>2</sup> Archives de l'Association du Vieux Lausanne, « Liste des étrangers, Hôtel Gibbon », au 24 juin 1897.

Vevey, Territet et Chillon, pèlerinage byronien à n'en pas douter. Le 27 juin au soir, Hardy se rend à la Grotte, la demeure qu'Edward Gibbon avait occupée pendant son séjour lausannois, et, cent dix ans jour pour jour après cette chaude journée où l'historien avait écrit la dernière ligne du *Déclin et chute de l'Empire romain*, il entreprend la composition d'un poème en son honneur<sup>3</sup>.

Le lendemain, il se dirige vers le Valais, qu'il traverse par une journée torride. Le soir, il est à Zermatt. Le Cervin, qu'il devine de la fenêtre de sa chambre (la nuit est déjà tombée) lui suggère l'idée d'un nouveau poème ; ce sera le sonnet « Au Matterhorn ».

\* \* \*

Thomas Hardy trouva Zermatt en proie à une vive émotion : un touriste anglais venait de disparaître dans des circonstances mystérieuses.

James Robert Cooper, de Durdans près de Reigate dans le Surrey, séjournait à l'Hôtel Monterosa avec sa seconde fille, Amy Catherine, âgée de trente-cinq ans, et une amie de sa fille, Constance Wedmore. De profession, Cooper était marchand ; sa femme, Emma Bradley, infirme depuis la naissance d'Amy Catherine, était décédée en août 1889. A soixante-dix-neuf ans, Cooper était un homme vigoureux, à la chevelure et à la moustache abondantes, affligé cependant d'une mauvaise vue. Avant de gagner Zermatt, Cooper avait passé quelque temps à Chamonix. Il convient encore de relever, pour mieux situer le personnage, que la fille aînée de Cooper, Edith Emma (1862-1913), acquit une certaine réputation dans le monde des lettres. En collaboration avec sa tante, Katherine Harris Bradley (1846-1914), elle publia, sous le pseudonyme « Michael Field », des poèmes et des œuvres théâtrales qui connurent une gloire honnête à la fin de l'ère victorienne et dans les années qui précédèrent la première guerre mondiale<sup>4</sup>.

Le 24 juin 1897, James Cooper se leva de bonne heure avec l'intention de se rendre à Riffelalp et d'y passer quelques jours dans l'hôtel de l'endroit. Il partit vers sept heures du matin. Les demoiselles Cooper et Wedmore, qui devaient l'accompagner, entrèrent à l'église pour y entendre la messe<sup>5</sup> et le laissèrent aller de l'avant seul. Les services d'un muletier avaient été requis, pour transporter les bagages.

James Robert Cooper disparut entre l'église et l'endroit où, près du pont sur la Viège, le muletier attendait ses clients. Miss Cooper et son amie crurent d'abord qu'il avait pris les devants et, sans trop se préoccuper, gagnèrent Riffelalp. Arrivées à l'hôtel, elles constatèrent que le vieillard n'était pas arrivé. Leur inquiétude s'accrut avec le passage des heures. Elles reprirent le chemin de Zermatt, sans trouver trace du disparu. L'alarme fut

<sup>3</sup> « Lausanne. In Gibbon's old garden : 11-12 p.m. June 27, 1897. »

<sup>4</sup> Voir notamment, sur Michael Field : *The Cambridge Bibliography of English Literature*, publ. par F. W. BATESON, New York et Cambridge, 1941, vol. 3, p. 340 ; *The Cambridge History of English Literature*, publ. par A. W. WARD et A. R. WALLER, Cambridge, 1932, vol. 13, p. 181.

<sup>5</sup> Alors que Cooper était anglican, elles avaient des sympathies catholiques. En 1900, Amy épousa un catholique, le Dr John Ryan.

aussitôt donnée ; des équipes de chercheurs, mises sur pied par Alexandre Seiler <sup>6</sup>, propriétaire des hôtels Monterosa et Riffelalp, parcoururent toute la région. Pendant des jours, on fouilla les pentes conduisant à Riffelalp et celles s'élevant vers le Lac Noir, mais en vain. Une récompense de cinq cents francs fut promise à qui pourrait fournir des renseignements permettant d'éluider le mystère. Peu après son arrivée, Thomas Hardy, se rendant lui-même à Riffelalp, fut informé de la disparition et participa activement aux recherches <sup>7</sup>.

Les bruits les plus divers ne tardèrent pas à circuler. D'aucuns supposèrent que Cooper, au sortir de Zermatt, était tombé dans la Viège, victime sans doute de sa mauvaise vue, et que son corps avait été emporté par les flots ; on recueillit même le témoignage de personnes qui, dans la région de Stalden, avaient cru voir un corps emporté par le torrent. D'autres affirmèrent que le touriste anglais avait peut-être changé d'itinéraire et qu'au lieu de se rendre vers Riffelalp il avait pris le chemin de Zmutt et s'était perdu en route. Mais des rumeurs plus sinistres encore se propagèrent : porteur d'une somme relativement considérable qu'il détenait dans un petit sac de cuir suspendu à son cou <sup>8</sup>, Cooper avait sans doute été attaqué par des malandrins ; l'on affirmait même que les ouvriers italiens qui travaillaient à la construction du chemin de fer du Gornergrat n'étaient peut-être pas étrangers à sa soudaine disparition.

De telles accusations, auxquelles les demoiselles Cooper (Edith Emma rejoignit presque aussitôt sa sœur Amy Catherine à Zermatt) portaient quelque attention dans leur désarroi, remplirent bientôt les habitants de Zermatt d'indignation. Elles étaient propres à nuire à la réputation du lieu et à inquiéter les touristes qui passaient l'été dans la station. Lumière devait être faite sur les circonstances exactes de la disparition de Cooper. Alexandre Seiler avait d'ailleurs signalé aux autorités compétentes du district de Viège la disparition de son hôte.

L'émoi ne se limitait pas à la vallée de Saint-Nicolas. Les journaux valaisans (*l'Ami du Peuple valaisan* <sup>9</sup>, la *Gazette du Valais* <sup>10</sup>, le *Confédéré* <sup>11</sup>, le *Walliser Bote* <sup>12</sup>) s'emparèrent de l'affaire, rapportant les circonstances et prenant vite parti dans la polémique qui naissait à son sujet. Des journaux romands tels que la *Gazette de Lausanne* <sup>13</sup>, la *Feuille d'Avis de Lausanne* <sup>14</sup>,

<sup>6</sup> Il s'agit d'Alexandre Seiler, le second, qui vécut de 1864 à 1930, fut député au Grand Conseil et conseiller national, « like his father a very remarkable man » (Arnold LUNN, *Zermatt and the Valais*, Londres, 1955, p. 24).

<sup>7</sup> Florence HARDY, *The Life of Thomas Hardy*, Londres, 1962, p. 294.

<sup>8</sup> De l'argent anglais d'un montant total de 30 livres sterling environ, à quoi s'ajoutaient 5 francs en or, 5 francs en argent et 13,50 francs en monnaie.

<sup>9</sup> *L'Ami du Peuple valaisan*, 30 juin, 14 juillet, 4, 14, 18 août, 11 septembre, 30 octobre 1897. Les listes d'articles de presse données dans les notes qui suivent sont sans doute loin d'être exhaustives.

<sup>10</sup> *Gazette du Valais*, 29 juin, 11, 14 août, 11 septembre 1897.

<sup>11</sup> *Le Confédéré*, 30 juin, 3, 14 juillet, 3 août, 11 septembre, 30 octobre, 3 novembre 1897.

<sup>12</sup> *Walliser Bote*, 3, 17, 24 juillet, 7, 14 août, 30 octobre 1897.

<sup>13</sup> *Gazette de Lausanne*, 30 juin, 6, 12, 21, 30 juillet, 2 août, 28 octobre 1897.

<sup>14</sup> *Feuille d'Avis de Lausanne*, 29 juin, 14, 15 juillet, 13 août, 13 septembre, 27, 28 octobre 1897.

la *Tribune de Lausanne*<sup>15</sup>, la *Revue*<sup>16</sup>, le *Journal de Genève*<sup>17</sup> relatèrent eux aussi la disparition de Cooper et les spéculations auxquelles elle donnait naissance. On vit même des périodiques strictement locaux, le *Journal de Nyon*<sup>18</sup> par exemple, faire allusion aux événements survenus à Zermatt. *L'Echo des Alpes*, publication des sections romandes du Club alpin suisse, ne se fit faute de les commenter<sup>19</sup>. Et bientôt ce fut la *Neue Zürcher Zeitung*<sup>20</sup> qui se pencha sur le problème, suivie par l'*Illustrierte Zeitung* de Leipzig et Berlin<sup>21</sup>.

Faut-il ajouter que les malheurs de Cooper ne manquèrent pas de susciter l'intérêt de la presse britannique ? Edith Emma Cooper elle-même prit soin, le 2 juillet déjà, d'en parler dans les colonnes du *Times* ; dans une lettre au rédacteur, elle donna un bref résumé des circonstances de la disparition de son père, ajoutant qu'elle s'étonnait que le quotidien anglais n'y eût pas fait allusion plus tôt. Elle put très vite constater que l'indifférence qu'elle avait initialement déplorée cédait la place à des hypothèses et à des commentaires variés. En plus des dépêches d'agences, le *Times* publia différentes lettres de lecteurs sur ce qu'on n'hésitait pas à appeler le « Zermatt Mystery »<sup>22</sup>. Prirent la plume tour à tour, un anonyme signant « Viator », un ecclésiastique nommé Frederick Leaver, un autre homme d'Eglise, G. E. Gardner, qui se présente comme chapelain britannique de Zermatt, un nommé Douglas W. C. Sidgwick, qui dit avoir rencontré Cooper à Chamonix au début de juin, un certain William A. Bathurst, dont la profession est vicaire de la Sainte-Trinité à Eastbourne et chapelain, pour juillet, de Riffelalp. Edith Cooper elle-même réintervint dans le débat à deux reprises, débat qui eut également des échos dans le *Alpine Journal*<sup>23</sup>. Pour en rester à la correspondance envoyée au *Times*, deux lettres méritent une mention spéciale, celle que Thomas Hardy lui-même écrivit de Genève le 3 juillet 1897, et la lettre envoyée, le 21 juillet, par Edward Whymper, le vainqueur du Cervin<sup>24</sup>. Ces deux prises de position illustrent deux tendances opposées, qui toutes deux sollicitaient l'attention voire la passion des lecteurs. Celle de Hardy, tout en faisant état des « sinistres rumeurs » qui s'entendent à Zermatt, est remarquable par la pondération qui l'anime ; Cooper n'est peut-être pas simplement tombé dans la Viège, mais s'est égaré pour une raison que l'on ignore. Whymper, au contraire, dans une lettre beaucoup plus longue qu'il accompagne d'un plan de Zermatt et des environs, ne craint pas de lancer des théories plus audacieuses : bien que les habitants de Zermatt ne soient guère enclins à la violence et que les cas de touristes victimes d'agression soient rares, l'hypothèse de l'accident ne peut être seule retenue.

<sup>15</sup> *Tribune de Lausanne*, 14 août, 28 octobre 1897.

<sup>16</sup> *La Revue*, 21 juillet, 2, 13 août, 28 octobre, 1<sup>er</sup> novembre 1897.

<sup>17</sup> *Journal de Genève*, 4, 11, 21 juillet, 4, 7 août, 28, 29 octobre 1897.

<sup>18</sup> *Journal de Nyon*, 15 juillet, 28 octobre 1897.

<sup>19</sup> *L'Echo des Alpes*, Genève, 1897, p. 386.

<sup>20</sup> *Neue Zürcher Zeitung*, 10, 12, 29 juillet, 26 octobre 1897.

<sup>21</sup> *Illustrierte Zeitung*, 5 août, 11 novembre 1897.

<sup>22</sup> *The Times*, 2, 10, 17, 19, 24, 26 juillet, 4 novembre 1897.

<sup>23</sup> *The Alpine Journal*, vol. XVIII, pp. 479, 567.

<sup>24</sup> Elles furent publiées, respectivement les 8 et 24 juillet 1897.

On cite le cas de dignes *ladies* britanniques assaillies à coups de pierre. Les ouvriers italiens travaillant à la construction du chemin de fer du Gornergrat ne sont pas tenus à Zermatt en odeur de sainteté ; par ailleurs, la proximité de la frontière est en elle-même une tentation pour un être peu scrupuleux décidé à perpétrer un mauvais coup et à dépouiller un vieillard de l'argent qu'il porte sur lui.

Les insinuations de Whympers provoquèrent en Valais des réactions indignées, d'autant plus que deux enquêtes avaient parallèlement abouti à la conclusion que Cooper avait vraisemblablement été la victime d'un accident. La première enquête fut conduite par les autorités valaisannes ; les journaux locaux en donnèrent très vite le résultat. La seconde enquête fut effectuée par la représentation diplomatique britannique en Suisse ; à la suite d'une question posée à la Chambre des Communes par le député de Tottenham (Middlesex), Mr Howard, le sous-secrétaire parlementaire aux Affaires étrangères, George Nathaniel Curzon, chargea le ministre de sa Gracieuse Majesté à Berne de lui fournir un rapport détaillé sur les circonstances entourant la disparition de Cooper<sup>25</sup>. Un secrétaire de légation, Henry Crofton Lowther, se rendit à Zermatt aux environs du 20 juillet et questionna sur place tous ceux qui, de près ou de loin, avaient quelques renseignements à fournir sur la disparition de son compatriote. Il arriva à la même conclusion que les autorités valaisannes : « Etant déjà en possession des faits, écrivit-il au Conseil d'Etat du canton du Valais, je n'avais qu'à examiner le terrain pour constater qu'un accident n'était pas seulement possible, mais probable, surtout quand il s'agit d'un vieillard qui avait d'ailleurs la vue faible. N'ayant pu trouver aucune circonstance suspecte, je suis persuadé que sa disparition est due seulement à un accident, et que le corps a été enlevé par la rivière. Je ferai alors mon rapport dans ce sens<sup>26</sup>. »

Les conclusions de Lowther furent publiées par la presse anglaise dans la seconde quinzaine de juillet. Whympers en avait connaissance lorsqu'il adressa sa lettre au *Times*. C'est dire que sa prise de position irrita d'autant plus les Valaisans, qui n'apprécièrent guère les allusions faites au peu de sérieux des enquêtes officielles effectuées dans le canton. Et les propos de tel correspondant du *Times* (Viator par exemple) qui rappelait que les neuf dixièmes de l'argent dépensé à Zermatt étaient de provenance britannique, n'étaient guère propres à calmer les susceptibilités exacerbées. Ces susceptibilités se manifestèrent sans doute à nouveau lorsqu'on vit paraître, à la mi-août, dans différents journaux romands<sup>27</sup>, tant en allemand qu'en français, une annonce renouvelant l'offre de cinq cents francs remis à qui pourrait fournir un renseignement sur le sort de Cooper, la récompense étant portée à mille deux cent cinquante francs si les indications données établissaient l'existence d'un attentat. Les informations devaient parvenir à Albert-Philip

<sup>25</sup> Voir le *Times* du 10 juillet 1897.

<sup>26</sup> Archives d'Etat du Valais, lettre de Henry Crofton Lowther du 21 juillet 1897.

<sup>27</sup> *Feuille des Avis Officiels du Canton de Vaud*, 13 août 1897, p. 1675. La même annonce, parfois condensée, parut également, le 13 ou le 14 août, dans *L'Ami du peuple valaisan*, la *Gazette du Valais*, le *Walliser Bote*, la *Tribune de Lausanne*, la *Feuille d'Avis de Lausanne*, *La Revue*.

Jamin, professeur de dessin à Genève, lequel avait épousé une Anglaise et était vraisemblablement en contact avec la famille Cooper <sup>28</sup>.

L'exacte nature des sentiments ressentis par les Valaisans fut exprimée par Albert Fleiner <sup>29</sup>, rédacteur de la *Nouvelle Gazette de Zurich* ; l'article qu'il consacra à la disparition de Cooper fut repris par plusieurs journaux suisses : Whympfer est fort mal placé pour s'étonner d'une disparition ne laissant aucune trace. Ne devrait-il pas « se rappeler qu'il y a trente-deux ans lui-même a perdu, dans cette même contrée, un compagnon de route dont on n'a jamais retrouvé qu'un soulier » ? L'allusion est claire ; elle concerne Lord Francis Douglas, l'un des accidentés de la première ascension du Cervin, dont le corps ne fut jamais retrouvé.

\* \* \*

Cependant les semaines passaient. A fin juillet, la famille Cooper quitta Zermatt. Peu après, le *Journal de Zermatt* publia la traduction française du rapport établi par Lowther, le secrétaire de la légation britannique en Suisse <sup>30</sup>. Le gouvernement valaisan en prit connaissance en septembre et constata avec satisfaction qu'il parvenait à des conclusions identiques à celles auxquelles les autorités locales avaient abouti. Il se garda de relever, ce que les journaux pour leur part soulignèrent avec insistance, que l'enquête britannique était une ingérence dans les affaires d'un pays indépendant et une injure à l'égard des autorités suisses. Les passions cependant, qui avaient été vives (il ne s'agit pas, écrivait la *Gazette de Lausanne*, de « quelque massacre d'Arméniens en Asie mineure » ; « nous ne sommes pas en Calabre », ajoutait le *Journal de Genève* <sup>31</sup>), se calmaient. A Zermatt, où il séjourna en septembre, Whympfer tenta vainement d'éclaircir le mystère.

La solution survint à fin octobre. Le 25, des bûcherons parcourant une forêt située sur la rive droite de la vallée entre Täsch et Zermatt, découvrirent, en un lieu isolé appelé « Witi », un cadavre de vieillard. Alertées, les autorités judiciaires n'eurent aucune peine à identifier James Robert Cooper. Il s'était sans doute trompé de chemin, avait erré pendant des heures, et était mort soit d'épuisement soit des conséquences d'une chute de quelques mètres dans les rochers. Des branchages avaient recouvert son corps, le dissimulant aux regards des rares personnes qui se hasardaient en ce lieu peu fréquenté. On retrouva, sur le cadavre du défunt, l'argent et les objets de valeur qu'il portait lors de son départ de l'Hôtel Monterosa le 24 juin au matin. L'hypothèse d'un meurtre devait être entièrement abandonnée.

Les archives du Tribunal de Viège ont conservé le procès-verbal relatif à l'enquête et à la découverte du cadavre <sup>32</sup>. C'est un document d'une quin-

<sup>28</sup> Né le 25 avril 1848, Philip Jamin épousa, le 25 août 1880, Arabella Harman, de nationalité anglaise (renseignements aimablement communiqués par M. W. Zurbuchen, archiviste d'Etat, Genève).

<sup>29</sup> Albert Fleiner, 1859-1902, rédacteur à la NZZ de 1884 à 1902. Son article sur Cooper parut le 29 juillet 1897 sous le titre « Alpenchronik : Unglücksfall oder Verbrechen ».

<sup>30</sup> *Echo des Alpes*, p. 386.

<sup>31</sup> *Gazette de Lausanne*, 2 août 1897 ; *Journal de Genève*, 7 août 1897.

<sup>32</sup> Une copie est déposée aux Archives d'Etat du Valais, fonds du Département de Justice et Police, Jugements pénaux, n° 31, 1897.

zaine de pages, qui prouve le sérieux des investigations entreprises par le magistrat-enquêteur. Daté du 9 novembre 1897, et signé par Ignace Mengis, juge instructeur, et Josef Stockalper, greffier, il aboutit à la conclusion formelle que le touriste britannique fut la victime d'un accident, lequel serait bien banal s'il n'avait suscité les réactions sentimentales que nous avons brièvement analysées.

James Robert Cooper fut enseveli à Zermatt, le 30 octobre 1897, dans le cimetière de l'église anglaise. C'était une belle journée d'arrière-automne ; l'air était vif et le ciel sans nuage. Le service funèbre fut célébré par le Révérend Leaver. La famille du défunt était représentée par trois dames, dont on peut imaginer que deux d'entre elles étaient Amy et Edith Emma Cooper. Le vice-consul de Grande-Bretagne à Lausanne, Alfred Galland, rendit hommage au disparu. La population locale, autorités judiciaires en tête, participa aux funérailles. Le cercueil fut porté par des guides de la vallée. Un sentiment de légitime satisfaction se manifesta dans plus d'un journal helvétique : « La triste découverte de l'autre jour, écrivit *Le Confédéré*, a été pour nous un grand soulagement, non seulement en pensant à la famille angoissée, mais aussi à cette localité que nous aimons, localité paisible et hospitalière qui avait souffert de certaines suppositions peu bienveillantes, actuellement grâce à Dieu réduites à néant <sup>33</sup>. »

Les malheurs de James Robert Cooper trouvèrent un écho dans les lettres anglaises. La fille et la belle-sœur du disparu, Edith Emma Cooper et Katherine Bradley (nous avons vu plus haut qu'elles écrivirent conjointement sous le nom de Michael Field) firent plus d'une fois allusion à sa mort et y consacrèrent notamment un sonnet intitulé « The Forest » :

*« He lay asleep and the long season wore.  
The forest shadows moved round over him  
As on a dial, their ruled edges dim ;  
And steady darkness holds the spiny floor.  
He lay asleep. While Alpine roses bore  
Their latest blooms and withered. Like a dream  
The harvest moon's flood set the place a-swim,  
And ebbed, and all was stiller than before.  
Then fell the autumn, little falling there  
Save some fir-cone quick dropping to the mould,  
Some trundled leaf, or stir in his white hair ;  
And the great stars grew wintry : in the cold  
Dusk they discovered him ; the woodmen say,  
„ As one asleep on his right arm he lay ” <sup>34</sup>. »*

Les sœurs Cooper et leur tante restèrent en relation avec Whymper <sup>35</sup>. Dans son journal, Michael Field brossa un portrait vigoureux du célèbre alpiniste : « Il sort tout frais et souriant d'un bain turc d'une demi-journée. Il

<sup>33</sup> *Le Confédéré*, 3 novembre 1897.

<sup>34</sup> Michael FIELD, *Works and Days*, Londres, 1933, p. 234.

<sup>35</sup> Voir F. S. SMYTHE, *Edouard Whymper, le vainqueur du Cervin* (trad. Louis SEYLAZ), Lausanne, 1944, pp. 268-269.

lutte contre une tendance à l'embonpoint avec l'énergie tenace qu'il a mise à gravir le Cervin. C'est un être singulier qui réunit en lui trois natures : un tiers héros, un tiers vieux garçon, homme d'affaire énigmatique et conférencier pour le reste.

» La tête est combative mais avec quelque chose de raffiné qui en adoucit la violence. Une grande cicatrice à la tempe droite marque le conquérant des Alpes. Les cheveux légers recouvrent le crâne d'une soie argentée ; les yeux bleus sont plutôt avarés de leurs regards, mais chaque regard est franc et garde la réserve de la virilité authentique, bien qu'il y ait dans la nature de cet homme un curieux souci d'attention, comme d'un hommage dû à la force personnelle... L'impression générale est celle d'un géant étouffé sous des pétales de rose. »<sup>36</sup>

Whymper, dont on sait qu'il avait un sens des affaires très prononcé, s'offrit à « éplucher les factures suisses » des demoiselles Cooper. Celles-ci, semble-t-il, revinrent à Zermatt en 1898, sans doute pour régler les multiples problèmes posés par la mort de leur père. Dans son fameux *Guide de Zermatt*, Whymper fit allusion à la mort de Cooper et reproduisit l'inscription figurant sur sa tombe. S'il relata les faits avec un louable souci d'exactitude, il ne fit aucune allusion à l'interprétation qui d'abord avait été la sienne<sup>37</sup>.

Michael Field se montra moins généreux à l'endroit de Thomas Hardy, qui pourtant n'avait pas ménagé ses efforts<sup>38</sup>, lors de son passage à Zermatt, et avait vu juste dans le drame qui secouait alors la station valaisanne. Son journal donne du romancier anglais un portrait à l'emporte-pièce qui fait sourire en dépit de son évidente injustice : Hardy est semblable à une fleur, « une vaste pensée grimaçant sur un tas de détritrus »<sup>39</sup>.

De son côté, Hardy, s'il ne parla guère de la disparition de James Robert Cooper, fut sans doute affecté, inconsciemment peut-être, par le destin qui avait été le sien. En arrivant à Zermatt, il songeait à composer un poème descriptif à la gloire du Cervin. Le sonnet qu'il écrivit négligea les beautés naturelles de la montagne pour mettre l'accent sur les dangers qu'elle comporte. « Au Matterhorn » est un hommage à Whymper et à ses compagnons de 1865. Comme il l'avait dit dans sa lettre au *Times*, « Zermatt est le lieu d'étranges tragédies ».

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 269, qui reproduit une page de Michael FIELD, *Works and Days*, Londres, 1933.

<sup>37</sup> Edward WHYMPER, *The Valley of Zermatt and the Matterhorn. A guide*, Reading, 1974 (reproduction fac-similé), p. VI, 131-132. L'inscription, encore visible, est la suivante : « To the beloved, abiding memory of James Robert Cooper, of Durdans, Reigate, Surrey (aged 79), who was lost on Midsummer Day, 1897, and found in the Wittwald on Oct. 25th of the same year, beneath the Shadow of a Rock, as if sleeping.

» „I will seek that which was lost ... and they shall dwell safely in the wilderness and sleep in the woods". »

<sup>38</sup> Il se dépensa avec tant d'énergie, le mercredi 30 juin, sous un soleil ardent, que, redescendu en plaine peu après, il dut garder la chambre à Genève (à l'Hôtel de la Paix).

<sup>39</sup> Michael FIELD, *Works and Days*, Londres, 1933, p. 249, cité également par le *Times Literary Supplement*, 15 février 1934, p. 105.